

Gérard Cartier

L'épeire

(Val de Suse, 11 avril 2012)

Le tracé des épeires, écrit Fabre dans ses Souvenirs entomologiques, est une ligne polygonale inscrite dans une spirale logarithmique. Une mouche s'était prise dans une toile tendue entre les branches basses d'un noisetier ; non pas l'une de ces mouches domestiques qui vous parlent à l'oreille et viennent jusque sur votre table conchier votre page d'écriture, mais une petite mouche grise de campagne à la taille effilée et nantie d'énormes yeux rouges. L'épeire, jusque-là cachée près de sa toile, aussi immobile sous son corset à tête de mort que si elle était piquée dans la boîte d'un entomologiste, se rua aussitôt vers elle à grandes enjambées, agitant d'une longue houle la résille au milieu de laquelle sa proie terrorisée battait furieusement des ailes sans réussir à s'arracher au piège gluant. C'est en cela surtout que nous différons de l'araignée. Si j'étais elle, plutôt que de me précipiter vers ma proie, j'aurais emprunté le chemin polygonal et je l'aurais rejointe en tournoyant, dans un vertige accru de spire en spire qui me rendrait plus délicieux l'instant où, pliant ma conquête entre mes bras, je lui enfoncerais dans le corps le dard brûlant qui la ferait succomber. Mais elle, non. Elle avait déjà maîtrisé sa victime et, penchée sur la tête grise, elle y plantait sa pointe. Je ne fis pas un geste pour sauver la malheureuse : quoique toujours à genoux dans le pré au pied du noisetier, je m'étais évadé de la scène et, emporté par les remous de ma pensée, je me livrais à des considérations sur ma propre vie. J'étais à la fois l'épeire et la mouche, il me semblait que l'insecte qui mourait si atrocement sur la toile était la figure de mon passé, et qu'en ayant tiré tout le sang à force de le sonder je le trouvais maintenant aussi inerte que si je ne l'avais pas vécu.

Je n'ai pas toujours été aussi complaisant avec moi-même. J'ai employé près de quarante ans à m'oublier – à concevoir des ponts, des ports, des tunnels, à courir d'un chantier à l'autre et à dresser des bilans comptables : à peine si j'ai eu le temps de m'apercevoir du monde, d'aimer une ou deux femmes et de m'adonner à ma passion secrète. Mais le métier ne m'est plus une préoccupation aussi exclusive. Les travaux des galeries de reconnaissance françaises sont terminés depuis longtemps, tout mon effort ne vise à présent qu'à mener à bien ceux de l'unique galerie italienne, dont nous avons dissimulé l'embouchure dans un vallon sauvage, sous l'un des viaducs de l'autoroute du Val de Suse. Le projet de la galerie de La Maddalena, et celui du tunnel ferroviaire subalpin dont elle n'est que le préambule, ont soulevé une vague d'indignation parmi les habitants de la vallée. Je passe l'essentiel de mes journées en palabres, ou à ourdir des images pour amadouer des professeurs du Politecnico de Turin qui n'ont de respect que pour les chiffres, ou encore à arpenter les versants afin d'y repérer des lieux propices à des sondages, comme c'était le cas ce matin-là. Cette activité confuse, presque dérisoire, dont l'issue se perd dans un futur de plus en plus lointain, me laisse l'esprit libre. Et depuis que j'ai commencé à rédiger ces pages, le passé malgré moi remonte par bouffées.

La mouche était maintenant parfaitement immobile, momifiée sur la toile, ses ailes de

nacre légèrement soulevées. La carnassière s'était glissée sous celles-ci, et serrant sa proie entre ses crochets, la gueule collée à l'abdomen, elle en aspirait le contenu à petites lampées. Bien qu'il n'y eût pas un souffle de vent, la toile vibrat légèrement, comme sous l'effort de la succion. Le monstre s'arrêta tout à coup : avait-il deviné ma présence ? Pourtant, je ne sais qui, Fabre peut-être, qui connaît tout des insectes, et presque autant des desseins du Créateur, affirme que l'univers de l'araignée est à proportion du nôtre et que malgré ses huit yeux son horizon n'est situé qu'à un demi-mètre, distance à laquelle apparaissent la proie, l'ennemi et la concurrente. L'épeire abandonna son repas pour grimper en hâte vers le bord de la toile où vacillait une goutte d'eau que je n'avais pas remarquée jusque-là – d'autres perlaient aux branches du noisetier, derniers témoins de l'orage de la nuit précédente –, menaçant de déchirer le frêle filet de soie qui s'incurvait dangereusement sous le poids. Elle plongea son stipe dans la goutte qui s'ovalisa et se résorba bientôt entièrement. Si l'araignée l'avait bue, comme il est naturel de le supposer, n'aurait-elle pas dû enfler d'autant ? Pourtant, par quelque mystère de la physiologie animale, rien de tel. Ayant absorbé le peu qui la désaltérait, avait-elle vaporisé dans l'air le restant ?

Aux flancs de l'Orsiera, au-dessus du site que nous venions de choisir pour installer une sondeuse (il s'agirait de reconnaître la stratigraphie des terrains traversés par le futur tunnel subalpin et de confirmer l'absence de roches vertes, potentiellement amiantifères), ma collègue géologue avait remarqué une carrière abandonnée. Notre exploration achevée, elle avait saisi son pic et son carnet et s'était enfoncée dans la châtaigneraie. En l'attendant, adossé contre un arbre, plutôt que de jouer au sous-préfet aux champs (j'ai composé jadis deux ou trois opuscules que personne n'a lus, pas même ma fille), je m'étais abîmé dans la contemplation du versant opposé du Val de Suse dont la crête sinueuse s'exhausait peu à peu depuis la plaine du Po, perdue à droite dans un néant bleuté, jusqu'au dôme monumental de la Rochemelon, englouti d'ordinaire dans les brumes, même en avril, mais qui ce matin-là se profilait sur un ciel sans nuage. C'est alors que, baissant les yeux, j'avais remarqué ma compagne à tête de mort suspendue dans son nid, près du filet miroitant. Par chance, ayant apporté un appareil photo, j'ai pu immortaliser le trépas de la mouche. Et la semaine suivante, afin d'égayer une présentation austère sur l'écologie de la vallée, j'ai glissé l'épeire en fraude au milieu des tableaux de chiffres, campée sur la toile dans sa brigandine funèbre, occupée à gober sa victime. Il s'est trouvé l'un de nos détracteurs pour la remarquer : en séance, il s'est contenté d'en rire discrètement. Seul Français dans cette assemblée, toutes les fantaisies me sont permises au nom de l'esprit géométrique reconnu à notre nation. Mais après la réunion, mécontent d'avoir appris le début des travaux préparatoires de la galerie de La Maddalena, il m'a assassiné d'une boutade d'où il ressortait que nous, les promoteurs du projet, malgré toute notre agitation, nous étions déjà englués dans leurs rets – les opposants multipliaient les recours aux tribunaux – et qu'ils finiraient bien par nous digérer tout à fait.

Ces réunions ont lieu à la Préfecture de Turin tous les mardis matin, dans une salle longue et étroite aux fenêtres aveuglées de tentures, seulement occupée par une longue table nue. L'Architecte qui préside se tient au milieu, nous prenons place à ses côtés, comme dans la Cène, sinon qu'en face, au lieu du seul Judas, se tient un fort groupe de mécréants et que nous communions en images et en paroles – en paroles surtout. Hormis les professeurs du Politecnico, on s'y plaît à de savantes oraisons où, plus que l'opinion, importe le style, qu'alliés et adversaires goûtent avec le même plaisir pervers. À mon bout de table, près de l'écran où sont projetées les images, je m'amuse parfois à

dessiner sur mon cahier le cheminement d'un discours particulièrement délié. Seuls les bègues vont à l'essentiel. Ce n'est pas le style italien. Le beau style, celui des avocats, directement hérité des Latins, veut qu'on erre avant d'en venir au fait, qui reste longtemps caché, ou plutôt réservé au milieu de la toile que l'orateur tisse dans l'air, entourant son sujet d'une savante arabesque, l'enrichissant d'incises, de circonlocutions, du rappel d'événements vingt fois commentés dont il tire encore des leçons inédites, tout l'auditoire happé dans la spirale de sa pensée, entraîné dans un vertige que tout à coup, au moment où l'on se croit égaré, il suspend dans un souffle, la main levée, avant de décocher le trait qui doit foudroyer l'adversaire. Peine perdue. Piqué au vif, un autre a déjà pris la parole sans attendre l'autorisation de l'Architecte. Et lorsque vient mon tour, au lieu de m'en tenir à ce qui fait le génie français, la concision et la clarté (que j'enseigne à mon équipe sous le nom de *faire belles oranges pas chères*), il m'arrive moi aussi, maladroitement, de céder à la magie du verbe.

L'épeire avait regagné son nid, ne restait plus sur la toile qu'une housse grise et sèche sous deux ailes irisées qui frémissaient insensiblement. À présent le soleil était haut, la montagne sentait la châtaigne, les sous-bois invitaient à l'oisiveté. Je me promettais d'y revenir avec Livia quand un bruit de cailloux roulant sur la pente me tira brusquement de mes rêveries. Le temps de retrouver le sens de ma dignité et de prendre une position conforme à mon rang, la géologue était sur moi. Elle me mit dans les mains quelques échantillons remarquables. Je n'y vis rien qui pût justifier son contentement. À peine si une facette pailletée y miroitait faiblement, ou bien l'arête où le pic avait frappé. *Gneiss, micaschiste, anhydrite, calcite...* À quoi distinguait-elle ces deux pierres blanches, si semblables qu'on les aurait crues jumelles ? Elle m'en tendit une : *Léchez !* Je dus rester aussi interdit que si elle m'invitait à un geste obscène car elle éclata de rire. La bouche n'est donc pas destinée à nos seuls plaisirs, c'est aussi un laboratoire sophistiqué, une officine de chimie capable de déceler dans une roche la présence d'un sulfate ou d'un chlorure imperceptible à l'œil... Depuis ce jour, je n'ai pas pu écouter ma collègue sans guetter entre ses lèvres le flexible organe de chair qui y pointe à intervalles. Si les gens savaient quelles idées saugrenues occupaient l'esprit des ingénieurs du tunnel sous la Manche ou du viaduc de Millau, ils se garderaient bien de les emprunter.

Gérard Cartier est né en 1949 à Grenoble. Ingénieur (dont la liaison Lyon-Turin). Derniers livres : *Tristan*, poèmes (Obsidiane, 2010) ; *Cabinet de société*, récits (Henry, 2011) ; *Le voyage de Bougainville*, poèmes (L'Amourier, 2015) ; *Du neutrino véloce*, récit (Passage d'encre, 2015). *L'épeire* est un chapitre d'un roman inédit (*L'oca nera*) ; d'autres chapitres ont parus dans la dixième ([Mireille Provence](#)), la seizième Secousse ([Le retour de Graz](#)) et le n°12 de la revue [Incertain Regard](#). Site personnel : <http://perso.numericable.fr/gerard-cartier/index.htm>.